

Sauver et enfanter – Le parallèle du *Livre d'Isaïe*

 Dominique
Janthial

Dans son dialogue nocturne avec Nicodème, Jésus est formel : « Si un homme ne naît pas d'en-haut (ou de nouveau), il ne peut voir le Royaume de Dieu » (*Jean* 3,3). Le quiproquo occasionné par la double signification du mot grec *anôthen* est une caractéristique récurrente des dialogues johanniques et l'interlocuteur de Jésus se fourvoie d'ordinaire dans l'interprétation qu'il en fait. Si donc Nicodème comprend « de nouveau », c'est que Jésus a voulu dire « d'en-haut ». La nécessité d'une naissance « d'en-haut », c'est-à-dire « de Dieu », pour accéder au salut a déjà été évoquée dans le Prologue (*Jean* 1,12-13). S'adressant à Nicodème, Jésus souligne que cette doctrine devrait lui être connue puisqu'il est « maître en Israël » (*Jean* 3,9). Il est donc logique de chercher dans le Premier Testament ce qui permet de la comprendre.

Dans cette perspective, la connivence qu'entretiennent naissance et salut dans l'argument du *Livre d'Isaïe* offre un point de départ intéressant. Le salut est évidemment une préoccupation centrale de ce livre, comme le marquent deux indices textuels¹ : il est inscrit dans le nom même du prophète à l'enseigne duquel est mis tout le recueil puisque Isaïe veut dire : « YHWH est salut » ; la même racine du salut *yasha'* se retrouve au centre de gravité du livre, dans un verset programmatique : « Car YHWH est notre juge, YHWH est notre législateur, YHWH est notre roi et c'est lui *qui nous sauve* (*yoshie'nu*) ! » (*Isaïe* 33,22). Or le *Livre d'Isaïe* insiste surtout sur la manière inattendue dont se réalisent ces promesses : si c'est d'un enfant à naître que doit venir le salut du peuple, l'histoire, tout particulièrement celle de la maison de David, semble en décalage avec cette promesse. Par quelle descendance s'opère ce salut ? De quel enfantement parle-t-on ? Ces questions traversent toutes les évocations de l'enfantement et prennent sens si l'on accepte de lire *Isaïe* dans son ensemble, comme un livre unifié².

1 JANTHIAL D., *Le livre d'Isaïe ou la fidélité de Dieu à la maison de David*, (CE 142), Paris, Cerf, 2007.

2 Cet article partira des acquis d'une méthode développée à l'occasion de ma

thèse de doctorat défendue voici vingt ans dans le cadre de feu l'Institut d'Études Théologique : j'y montre pourquoi on a le droit de lire ce livre comme un tout de son premier à son 66^e chapitre. Cette stratégie

Les descendants de David et la promesse de Dieu

Si l'on adopte cette stratégie de lecture, le thème de la naissance est inséparable de la question douloureuse à laquelle tentent de répondre les rédacteurs prophétiques quelque temps après le retour de l'Exil à Babylone, celle de la fidélité de YHWH aux promesses adressées à David par l'entremise du prophète Nathan (*2 Samuel 7*) : l'oracle y évoque la protection accordée à deux maisons. Que devient cette promesse alors que la maison de pierre construite par Salomon a été détruite et que la maison de chair, la dynastie davidique, ne règne plus à Jérusalem... Les scribes habiles scrutent alors la tradition historiographique d'Israël et, outre l'oracle de Nathan, trouvent trace de cette autre rencontre d'un prophète et d'un roi, descendant de David : Ézéchias.

Cette rencontre est relatée au chapitre 20 du *Second Livre des Rois*. Dans ce livre, Ézéchias est, parmi tous les rois de Juda, distingué pour sa droiture : « Il fit ce qui est droit aux yeux de YHWH, entièrement comme avait fait David, son père » (*2 Rois 18,3*). Cette droiture lui inspira une attitude exemplaire lors du siège de Jérusalem par l'assyrien Sennachérib et lui obtint la délivrance miraculeuse de la cité en 701. Pourtant la chronique biblique concernant Ézéchias se termine étonnamment mal. Lorsqu'une ambassade de Babyloniens vient à Jérusalem, Ézéchias leur montre son palais et fait étalage de ce qui se trouve *dans sa maison*. Après leur départ, Isaïe survient et, après s'être enquisi de ce que les Babyloniens ont vu, fait au roi cette déclaration lapidaire : « Voici, les temps viendront où l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta maison et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour ; il n'en restera rien, dit YHWH. Et l'on prendra de tes fils, qui seront sortis de toi, que tu auras engendrés, pour en faire des eunuques dans le palais du roi de Babylone » (*2 Rois 20,17-18*).

Que cette annonce de la pire catastrophe qu'ait connue l'Israël biblique soit faite à un roi juste et de surcroît par la bouche d'un prophète dont le nom signifie « Dieu sauve », voici qui n'a pas dû manquer d'attirer l'attention des rédacteurs prophétiques. Scrutant alors les oracles que charriaient la tradition d'Israël et qui étaient attribués à ce prophète, oracles possiblement conservés sous forme écrite comme ceux retrouvés sur les tablettes en argile des archives royales de Mari, ces « scribes habiles » ont cherché à leur arracher leurs secrets³.

de lecture, loin de relever d'un quelconque fondamentalisme, était autorisée par l'architecture même de cet écrit. JANTHIAL D., *L'oracle de Nathan et l'unité*

du livre d'Isaïe, Berlin-New-York, de Gruyter, 2004.

³ BRIEND J., SEUX M.-J., *Israël et les nations d'après les textes du Proche-Orient ancien*, (CÉS 69), Paris, Cerf, 1989.

Ces oracles sont le matériau de base dans la construction du *Livre d’Isaïe* tel que nous le connaissons. C'est pour ces scribes, architectes de ce livre, un matériau sacré qu'ils ne peuvent manipuler à leur guise. Ils ne peuvent que les juxtaposer et c'est cette juxtaposition, ainsi que la production d'un texte nouveau destiné à faire le liant ou le ciment des oracles, qui va produire un surcroît de sens. La comparaison avec le peintre de la Renaissance italienne, Arcimboldo, peut permettre de comprendre l'effet produit puisque celui-ci représentait des visages en juxtaposant des légumes, des fleurs ou des fruits. Dans l'architecture d'ensemble du *Livre d’Isaïe*, le récit du *Livre des Rois*, qui relate la délivrance miraculeuse de Jérusalem au terme de laquelle se situe la rencontre fatidique entre Isaïe et Ézéchias, va servir de clé de voûte. Il permet en effet de relier l'époque historique du prophète à celle des premiers destinataires du livre après l'Exil à Babylone.

Si on lit ainsi le *Livre d’Isaïe*, la prétendue fracture entre le chapitre 39 et le chapitre 40 n'en est en fait pas une puisqu'à la catastrophe babylonienne évoquée à la fin du chapitre 39 répond la proclamation « Consolez, consolez mon peuple ! » qui ouvre le chapitre 40. On peut cependant parler de deux versants du livre : le premier met devant nos yeux le projet de Dieu qui est de rassembler toutes les nations sur sa Montagne Sainte (chapitre 2) mais aussi l'incapacité de la Maison de David à servir ce projet. Qu'il s'agisse du roi impie Achaz (chapitre 7) ou d'Ézéchias, dont la réputation est bonne : les rois davidiques, ces fils que Dieu s'est donnés (« Je serai pour lui un père, il sera pour moi un fils » – 2 Samuel 7,14), se révèlent incapables de servir son dessein jusqu'au bout. En revanche, lorsque le lecteur aborde le deuxième versant du livre, il voit émerger la figure du Serviteur de YHWH, figure qui conserve des traits royaux mais qui, contrairement aux descendants de David, est parfaitement accordée à la volonté divine. À partir du chapitre 54, ce sont alors des « serviteurs » qui apparaissent, avant que le livre ne mette sur la bouche des lecteurs une prière où ceux-ci se désignent eux-mêmes comme « serviteurs » : « Reviens, Seigneur, par amour de tes serviteurs ! » (*Isaïe* 63,17). Car c'est avec ceux qui écoutent sa parole que Dieu veut conclure une alliance et en faire les bénéficiaires des promesses faites à David : « Prêtez l'oreille et venez à moi, écoutez et vous vivrez, je conclurai avec vous une alliance éternelle, renouvelant ma fidélité à David » (*Isaïe* 55,3). C'est donc d'une manière inattendue que YHWH reste fidèle aux promesses transmises par Nathan malgré l'infidélité de leurs premiers destinataires, les descendants de David.

Dominique
Janthial

L'enfant à naître

Dans ce contexte, la naissance est envisagée comme prélude au salut. « Voici la jeune femme (LXX : la vierge) est enceinte et elle enfantera un fils et elle appellera son nom Emmanuel » (*Isaïe 7,14*). La prophétie de l'Emmanuel adressée par Isaïe à Achaz compte parmi les textes les plus célèbres de tout le Premier Testament. C'est le cas d'abord en contexte chrétien puisque les évangiles de Matthieu et de Luc font tous les deux allusion à ce passage dans leurs récits des annonces faites par un ange respectivement à Marie (*Luc 2,21*) et à Joseph (*Matthieu 1,21*). Curieusement dans ces deux annonces le nom du rejeton n'est pas d'abord indiqué comme devant être « Emmanuel » mais bien « Jésus », alors même que Matthieu cite deux versets plus loin l'oracle d'Isaïe qui comprend la mention explicite du nom « Emmanuel ». Or Jésus (*Yeshoua'*) a la même signification qu'Isaïe (*Yeshayahu*) : « YHWH sauve ». Il semble donc que par un raccourci saisissant les évangélistes explicitent ce que l'oracle ne dit pas comme tel : l'enfant annoncé sera le salut pour son peuple.

Notons qu'entre juifs et chrétiens, très tôt, l'interprétation de cet oracle d'Isaïe fait polémique. On trouve un écho de celle-ci dans le fameux *Dialogue avec Tryphon* de saint Justin au II^e siècle : « Vous et vos docteurs, [...] interprétez cette prophétie comme s'il s'agissait d'Ézéchias qui fut votre roi⁴ ». À dire vrai, si l'on fait abstraction d'une certaine incohérence chronologique, cette interprétation juive semble au premier abord être le sens littéral du passage⁵ : face au défi posé par l'invasion syro-éphraïmite, Dieu donne un signe sous la forme d'une naissance providentielle qui affermira la dynastie davidique : « C'est pourquoi YHWH vous donnera lui-même un signe » (*Isaïe 7,14*). Comme le *Livre des Rois* ne mentionne pas d'autre fils d'Achaz qu'Ézéchias, il s'agit donc *a priori* de lui. Reste à savoir si ce signe est en vue du salut car le texte reste ambigu sur ce point.

L'oracle intervient en effet comme une répartie divine au refus d'Achaz de demander un signe à Dieu selon l'invitation qui lui

⁴ SAINT JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon*, dans *La philosophie passe au Christ*, textes intégraux présentés par HAMMAN A., Paris, Éditions de Paris, p. 195, (ch. 53).

⁵ « Dans l'oracle, la naissance est annoncée comme future, or selon la chronologie du *Livre des Rois*, Ézéchias avait vingt-cinq ans lorsqu'il devint roi (2 Rois 18,2) en succédant à son père qui avait régné seize ans (2 Rois 16,2). Par conséquent, Ézéchias avait déjà quelque neuf ans

lors de l'accession au trône de son père. Donc même si l'identification avec Ézéchias est bel et bien suggérée, elle ne peut se faire sans incohérence par rapport à l'historiographie deutéronomiste. Cette incohérence chronologique va à l'encontre des attentes du lecteur mais elle est difficile à éviter tant l'arrière-fond du *Livre des Rois* est présent dans ce chapitre », JANTHIAL, *L'Oracle*, op. cit., p. 106.

avait été lancée par le prophète : « Demande pour toi un signe de YHWH » (*Isaïe 7,11*). À quoi Achaz avait répondu : « Je n’en demanderai pas car je ne veux pas tenter YHWH » (*Isaïe 7,12*). Il y a là comme une fin de non-recevoir qui équivaut peu ou prou à un rejet de l’alliance. Le lecteur peut donc s’attendre à une mesure de rétorsion de la part de YHWH. Or les oracles qui suivent la prophétie de l’Emmanuel ne lèvent pas l’ambiguïté : certes la menace immédiate est écartée puisque la coalition syro-éphraïmite contre Juda sera défaite par l’Assyrie mais le roi d’Assyrie constitue en lui-même une menace bien plus considérable pour le petit Royaume de Juda !

Cependant sur l’arrière-fond de cette menace assyrienne, une nouvelle naissance ouvre le chapitre suivant. Il s’agit cette fois d’un fils du prophète dans la grande tradition des gestes prophétiques où la vie personnelle du prophète fait elle-même signe⁶. Le nom de cet enfant est annonciateur de la déconfiture de Damas et de Samarie : *Maher-Shalal-Hash-Baz* que l’on pourrait traduire par « Prompt-Butin-Proche-Pillage ». C’est en soi une bonne nouvelle pour Juda : « Car, avant que l’enfant sache dire : Mon père ! ma mère ! on emportera devant le roi d’Assyrie les richesses de Damas et le butin de Samarie » (*Isaïe 8,4*). Cependant, la situation évoquée ne ressemble en rien aux perspectives de salut décrite dans la vision inaugurale du chapitre 2 : « On n’apprendra plus la guerre » (*Isaïe 2,4*)...

Au chapitre suivant, un cantique célèbre une naissance royale : « Un enfant est né *pour nous*, un fils est donné *pour nous* » (*Isaïe 9, 6*). Ce poème consonne à première vue davantage avec les perspectives de salut et de concorde envisagées au chapitre 2. De la même manière que la vision inaugurale annonçait une reconversion des glaives en charrues et des lances en fauilles, ici « le vêtement guerrier, roulé dans le sang, sera livré aux flammes » (9,5) et le nouveau-né sera appelé « prince de la paix ». C'est pourquoi assez spontanément le lecteur accueille la naissance ici célébrée comme celle annoncée par Isaïe au chapitre 7 : l'enfant est un prince royal (« la souveraineté est sur ses épaules », 9, 5) et il est un rejeton de la maison de David (« qu'il établira et affermira », 9, 6). De plus la double occurrence du « pour nous » rappelle le nom de « l’Emmanuel ». Assez naturellement aussi, le lecteur identifie cet enfant avec Ézéchias pour les raisons précédemment évoquées à propos du chapitre 7 et de l’annonciation à Achaz.

⁶ Voir le mariage d’Osée (*Osée 1-2*), Jérémie (*Jérémie 16*) ou encore Isaïe lui-même : « YHWH adressa la parole à Isaïe, fils d’Amots, et lui dit : Va, détache

le sac de tes reins et ôte tes souliers de tes pieds. Il fit ainsi, marcha nu et déchaussé » (*Isaïe 20,2*).

Dominique
Janthial

Pourtant cette identification restera problématique pour le lecteur qui connaît par le *Livre des Rois* la fin du règne d'Ézéchias et l'oracle que lui délivre Isaïe annonçant l'Exil. Sachant cela, comment le lecteur peut-il accepter les qualificatifs dithyrambiques attribués par le cantique à cet enfant : « Merveilleux-Conseiller, Dieu-Fort, Père à jamais, Prince de la paix » (9, 5) ? De ce fait, un écart grandit dans le livre entre l'Emmanuel attendu et la figure historique d'Ézéchias. Cet écart aboutira à la dissociation complète des deux figures au chapitre 39 qui reprend 2 Rois 20 lorsque le prophète dont le nom signifie « Dieu sauve » annoncera à Ézéchias : « Voici, les temps viendront où l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta maison et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour ; il n'en restera rien, dit YHWH » (*Isaïe* 39,6). Et la raison apparaît dans l'épisode de l'ambassade babylonienne : Ézéchias, en dépit de sa piété, reste préoccupé par sa propre gloire. Il n'identifie pas ses visiteurs (pourtant porteurs d'offrandes) comme représentant les prémices du pèlerinage de toutes les nations vers la montagne sainte (ch. 2). Sa vanité le pousse à leur montrer ce qu'il y a dans sa maison plutôt que de les conduire à la maison de YHWH. C'est pourquoi il ne pourra satisfaire aux attentes suscitées par le cantique censé célébrer sa naissance. Cette naissance en appelle une autre : il y a une tension entre histoire et eschatologie⁷.

Thème

L'impossible enfantement

À partir de là, le thème de la naissance va être connoté négativement dans le premier versant du livre. À sept reprises la racine *yalad* (mettre au monde) va être associée aux douleurs de l'enfantement et non à la joie de la naissance :

1. Ils sont terrifiés. Douleurs et souffrances s'emparent d'eux, ils se tordent de douleur comme une femme prête à accoucher (*Isaïe* 13,8).
2. C'est pourquoi je suis rempli d'angoisses ; des douleurs s'emparent de moi, pareilles aux douleurs d'une femme en train d'accoucher. Les spasmes m'empêchent d'écouter, le tremblement, de voir (*Isaïe* 21,3).

⁷ On trouve dans le Talmud de Babylone une interprétation qui rend compte de cette tension à partir de la graphie très surprenante de ce passage dans la version massorétique. Cette interprétation qu'il serait trop technique de détailler ici montre cependant que les Sages d'Israël – et sans doute les massorètes – ont bien

perçu l'ironie sous-jacente : Ézéchias ne peut être l'Emmanuel attendu. Pour plus de détails, voir JANTHIAL, *L'Oracle*, op. cit., p. 117, et A. ELKAÏM-SARTRE (trad.), *Aggadoth du Talmud de Babylone*, Lagrasse, Verdier, 1982, p. 1087-1088 (à propos TB San 94a).

3. « Je ne me suis pas tortillée de douleur, je n’ai pas accouché, je n’ai pas élevé de jeunes hommes ni pris soin de jeunes filles » (*Isaïe 23,4*).

4. Pareils à une femme enceinte sur le point d’accoucher, qui se tord et crie à cause de ses douleurs : voilà ce que nous avons été loin de ta présence, YHWH ! (*Isaïe 26,17*).

5. Nous avons commencé une grossesse, nous avons éprouvé des douleurs et, quand nous accouchons, ce n’est que du vent : nous n’avons pas contribué au salut de la terre et les habitants du monde ne sont pas venus à la vie (*Isaïe 26,18*).

6. Vous avez conçu du foin, vous donnerez naissance à de la paille (*Isaïe 33,11*).

7. Ils lui dirent : « Voici ce que dit Ézéchias : ce jour est un jour d’angoisse, de punition et de honte, car les enfants sont près de sortir du ventre maternel et il n’y a pas de force pour enfanter » (*Isaïe 37,3*).

Notons qu’à la cinquième occurrence de ce thème de l’enfantement, la naissance et le salut sont associés et même donnés comme les termes équivalents des deux stiques d’un verset selon l’habitude de la poésie hébraïque : « Nous n’avons pas contribué au *salut* de la terre // et les habitants du monde ne sont *pas venus à la vie* ». Mais c'est en mode négatif pour souligner l'absence de naissance comme de salut. C'est à nouveau le cas pour la septième occurrence qui se trouve dans les chapitres historiographiques, repris du livre des Rois (2 Rois 18-20) et qui constituent la clé de voûte de la construction isaïenne (*Isaïe 36-39*). Dans le message de détresse qu’Ézéchias fait porter au prophète Isaïe, il dépeint la situation dramatique de Jérusalem, assiégée par Sennachérib, dans les termes d'une incapacité à enfanter : « Les enfants sont près de sortir du ventre maternel et il n'y a pas de force pour enfanter » (*Isaïe 37,3 // 2 Rois 19,3*). Naturellement on peut comprendre ce verset comme la description très concrète des conséquences de la famine occasionnée par le siège : les parturientes n'ont plus aucune force. Mais il n'est pas anodin qu’Ézéchias lui-même, dont la naissance était annoncée au chapitre 9 de manière si emphatique, décrire sous la forme d'un impossible enfantement le paroxysme du non-salut dans lequel se trouve la cité sainte.

Dominique
Janthial

Aussi, et bien que la ville soit pour finir délivrée miraculeusement de ses assaillants, la huitième et dernière occurrence de la racine *yalad* dans ce versant du livre est incluse dans l’oracle annonçant à Ézéchias

la catastrophe babylonienne : « On prendra plusieurs de tes fils, de ceux qui sont issus de toi et que tu auras *enfantés*, pour faire d'eux des *eunuques* dans le palais du roi de Babylone » (39,7). Et cette annonce a quelque chose de définitif puisque la perspective d'une naissance est rendue impossible : les fils du roi seront faits eunuques !

Engendrement par la parole

Pourtant le livre ne s'achève pas sur une condamnation sans appel et dès le verset suivant retentit la voix de la consolation : « Consolez, consolez mon peuple ! » (*Isaïe* 40,1). Ainsi même si l'espoir suscité par la naissance d'Ézéchias a été déçu, l'espérance se renouvelle et peu à peu le lecteur comprend cette idée que la totalité du sens n'a pas été dévoilée lorsque la parole de Dieu a été révélée pour la première fois, par exemple dans la prophétie de l'Emmanuel. Ce dévoilement se réalise petit à petit à la faveur des circonstances de l'histoire. Cette idée a d'ailleurs déjà été exprimée à plusieurs reprises dans le livre : « Enferme un témoignage, scelle une instruction parmi mes disciples » (8,16). Ou encore : « Maintenant va, écris-le sur une tablette, grave-le sur un document, que ce soit pour un jour à venir, pour toujours et à jamais » (30,8).

Thème

Et dans ce second versant du livre, la parole de YHWH retentit pour annoncer ce renouvellement : « Qui a agi et accompli ? Celui qui dès le commencement appelle les générations ; moi YHWH, je suis le premier, et avec les derniers je serai encore » (41,4). Mais si Ézéchias a déçu, si la dynastie davidique ne s'est pas montrée à la hauteur du dessein de Dieu tel qu'il s'exprime dans la vision inaugurale du chapitre 2 (rassemblement des nations autour de la parole de YHWH dans une paix universelle), alors par qui et comment le salut va-t-il advenir ? La figure du Serviteur apparaît et va se déployer dès ce même chapitre 41 : « Tu es mon serviteur, je te choisis » (41,8). Et quelques versets plus loin YHWH confirme le rôle de ce personnage vis-à-vis des nations : « Voici mon serviteur, que je soutiendrai, Mon élu, en qui mon âme prend plaisir. J'ai mis mon esprit sur lui ; Il annoncera la justice aux *nations* ».

Mais d'où vient ce Serviteur ? Si sa naissance reste mystérieuse, il semble que son engendrement soit fondamentalement le fait de la parole et qu'il se produise à la fois en deçà et au-delà de la naissance physique qui est de ce fait reléguée à être de moindre importance. En effet le Serviteur déclare à la face des nations pour lesquelles il est investi : « Iles, écoutez-moi ! Peuples lointains, soyez attentifs !

YHWH m'a appelé dès avant ma naissance, Il m'a nommé dès les entrailles de ma mère » (*Isaïe 49,1*). Il reçoit donc son identité directement de Dieu, dès avant son apparition au monde et cela conditionne son être de disciple : « Le Seigneur, YHWH, m'a donné une langue exercée, pour que je sache soutenir par la parole celui qui est abattu ; Il éveille, chaque matin, il éveille mon oreille, pour que j'écoute comme écoutent des disciples » (*Isaïe 50,4*).

Or ce Serviteur, engendré par la parole de YHWH, ne reste pas seul. Dès le chapitre 54, une descendance lui est donnée dont l'apparition est aussitôt célébrée : « Réjouis-toi, stérile, toi qui n'as pas eu d'enfant ! Éclate de joie et pousse des cris de triomphe, toi qui n'as pas connu les douleurs de l'accouchement ! En effet, les enfants de la femme délaissée seront plus nombreux que ceux de la femme mariée, dit YHWH » (54,1). Et l'on découvre peu à peu que ce groupe des « serviteurs » (54,17) inclut les lecteurs eux-mêmes, en tant que destinataires de la parole. En effet, l'écoute au fil des pages se révèle être une pédagogie par laquelle Dieu lui-même, à travers consolations et désolations, forme une oreille et un cœur. Dès le chapitre 8 (« Nappelez pas conjuration tout ce que ce peuple appelle conjuration ; Ne craignez pas ce qu'il craint, et ne soyez pas effrayés », v. 12) et au fond dès les premiers mots du livre, le lecteur est invité à prendre sa place dans le « groupe du nous », destinataire d'adresses frontales à la 2^e personne du pluriel (« vous »), et sur les lèvres duquel seront mises des prières, des prises de conscience et autre confessions :

- Car YHWH est *notre juge*, YHWH est *notre législateur*, YHWH est *notre roi* : C'est lui qui *nous sauve* (*Isaïe 33,22*) ;
- *Nous* l'avons dédaigné, *nous* n'avons fait de lui aucun cas. Cependant, ce sont *nos* souffrances qu'il a portées, c'est de *nos* douleurs qu'il s'est chargé (53,1-6) ;
- C'est toi, YHWH, qui es *notre père*, qui, dès l'éternité, t'appelles *notre sauveur*. (63,16).

Dominique
Janthial

La naissance d'en-haut : le chapitre 66

Au tout dernier chapitre du livre, le verset 7 se présente comme un « verset matriciel » à partir duquel la suite du texte prend corps comme si le récit lui-même enfantait son histoire. C'est une affirmation abrupte et elliptique d'un fait surprenant : « Avant d'être en travail, elle a enfanté, avant que viennent les douleurs elle a accouché

d'un garçon » (*Isaïe* 66, 7). Cette naissance se fait subitement comme si l'enfant « s'échappait » indépendamment du travail de la mère. Mais qui est la mère ? Qui est l'enfant ? Qui est l'accoucheur ? Mystère ! C'est d'ailleurs l'inouï d'un tel événement que le début du verset 8 souligne à travers la quadruple question d'un lecteur étonné et déstabilisé : « Qui a jamais entendu rien de tel ? Qui a jamais vu chose pareille ? Peut-on mettre au monde un pays en un jour ? Enfante-t-on une nation en une fois ? ».

Les questions rhétoriques supposent normalement une réponse négative. Le lecteur est donc amené à constater un miracle. Cette soudaine fécondité est l'œuvre du Maître de l'impossible. De quelle naissance s'agit-il ? Tout le mouvement du livre déjà amorcé dans la Vision inaugurale (*Isaïe* 2,1-5) nous pousse à reconnaître celle du peuple de retour à Sion, prémisses de l'afflux des nations en marche vers Jérusalem. Car ce que Dieu a initié, il le portera à son terme : « Ouvrirai-je la vulve, si ce n'est pas pour faire naître ? – dit le Seigneur. Si c'est moi qui fait naître, fermerai-je la vulve ? – dit ton Dieu » (*Isaïe* 66, 9). La racine du verbe *ouvrir la vulve* (*shabar, briser*) est d'ailleurs la même que celle qui désigne l'ouverture du ventre maternel (*mashber*) dans le verset déjà cité d'*Isaïe* 37, 3. Le véritable accoucheur du peuple n'est autre que le Seigneur lui-même. Il l'avait annoncé : « Serait-ce que ma main est trop courte pour racheter ? Que je n'ai plus la force de délivrer ? » (*Isaïe* 50, 2). Dieu ne promet jamais sans accomplir, et si c'est Dieu qui accouche, alors la naissance se fait sans douleur... Pas étonnant dès lors qu'éclate la joie et l'exultation devant ces merveilles⁸. La Septante vient d'ailleurs indirectement confirmer cette analyse en proposant du verset 9 du chapitre 66 une interprétation targumique particulièrement intéressante : « C'est moi qui t'ai donné cette attente et tu ne t'es pas souvenu de moi, dit le Seigneur ; n'est-ce pas moi qui la rend enceinte et stérile, dit le Seigneur ? »

* * *

Si, dans le premier versant du livre, le non-salut se dit par l'impossibilité d'enfanter, l'ultime chapitre choisit la double image de l'enfantement sans douleurs et de l'allaitement pour représenter la réalisation pleine et entière de la Vision inaugurale, l'afflux des nations vers la maison du Seigneur. Ce parallélisme est structuré par la question de savoir *qui* est à l'origine de la fécondité et *qui* donne

⁸ VERWILGHEN A., *La fécondité de Jérusalem*, Séminaire « Le Prophétisme » séance 36, IET, 2003-2004, p. 4.

d'accoucher d'une descendance. Croit-on enfanter par ses propres forces ? C'est le vent qui surgit (26,17-18) ! A-t-on abandonné l'espoir de procréer par soi-même, convaincue de stérilité ? Voilà que surgit une multitude d'enfants ! (37, 3 ; 49, 21). La clé de l'ensemble se trouve au dernier chapitre comme dans tout bon thriller. C'est là que s'accomplit la venue de l'Emmanuel annoncé en 7,14, et cet Emmanuel n'est plus seulement un rejeton royal, c'est un peuple immense. Reconnaître que la véritable fécondité prend sa source en Dieu, voilà la condition pour voir et entendre ce que personne d'autre n'avait pu jusque-là voir et entendre.

Bien qu'il ne soit pas explicitement question de « naissance d'en-haut » ou de « nouvelle naissance » dans le *Livre d'Isaïe*, le premier versant du livre tend à découpler progressivement la promesse divine du rêve d'une naissance royale qui en serait la réalisation historique. Dans le livret de la consolation, YHWH affirme qu'il va créer du neuf et il déclare à son serviteur : « Ainsi parle YHWH, qui t'a fait, et qui t'a formé dès avant ta naissance [...] Je répandrai des eaux sur le sol altéré, et des ruisseaux sur la terre desséchée ; je répandrai mon esprit sur ta semence, et ma bénédiction sur tes rejetons » (*Isaïe* 44,2-3). Naissance, eau et esprit, trois réalités que Jésus reprend dans son enseignement à Nicodème. Enfin, après avoir inclus les lecteurs eux-mêmes dans un possible engendrement par la parole, le livre se referme sur l'inoùï d'une naissance dont Dieu lui-même est l'auteur.

Dominique
Janthial

Dominique Janthial, prêtre du diocèse de Malines-Bruxelles, a enseigné l'Écriture Sainte à l'Université du Latran (Rome) et à l'Institut d'Études Théologiques (Bruxelles) pendant 21 ans.